

CARINE McCANDLESS

Préface de Jon Krakauer, auteur du best-seller *Into the Wild*

INTO THE WILD
L'HISTOIRE
DE MON FRÈRE



« Vingt ans après la mort de son frère, [Carine] a décidé qu'il était temps de raconter toute l'histoire de Chris, simplement et sans détour... »

JON KRAKAUER

ARTHAUD

Au mois d'avril 1992, Christopher McCandless décide de s'enfuir pour voyager seul à travers l'Amérique. Il va errer pendant deux années avant de s'installer au cœur de l'Alaska. Il ne survivra pas à cette retraite sauvage et mourra seul dans un bus désaffecté. Son aventure, relatée par Jon Krakauer dans *Into the Wild*, deviendra un *bestseller* mondial et sera adapté au cinéma par Sean Penn. Aujourd'hui, Chris McCandless est l'icône de tous ceux qui souhaitent se détacher d'une vie trop matérielle pour vivre en harmonie avec la nature.

Plus de vingt ans après la mort de Chris, Carine, sa sœur et proche confidente, a décidé de sortir du silence et de révéler pourquoi son frère a choisi d'abandonner sa famille et ses proches pour mener cette vie dépouillée et solitaire. Dans ce livre *Into the Wild L'histoire de mon frère*, Carine McCandless brise le silence et revient sur leur jeunesse dans une famille instable, à l'ombre d'un père manipulateur et violent. Convaincue que seule la vérité permet de dépasser la douleur, elle a choisi de dévoiler ce qui a poussé son frère à se retirer du monde.



Photo : © Dominic Peters

Entrepreneur et militante, Carine McCandless donne des conférences en milieux scolaire et professionnel à travers les États-Unis. Sœur de l'icône littéraire Chris McCandless, elle a longuement été entendue par Jon Krakauer lors de la rédaction de son best-seller Into the Wild. Elle a également été consultante pour Sean Penn, contribuant au scénario du film tiré du livre.

Into the Wild.
L'histoire de mon frère

DANS LA MÊME COLLECTION

- Florence Arthaud, *Cette nuit, la mer est noire*
Isabelle Autissier, *Chroniques au long cours*
Jean-Michel Barrault, *Moitessier, le long sillage d'un
homme libre*
Felix Baumgartner, *Ma vie en chute libre*
Hervé Beaumont, *Les Aventures d'Émile Guimet, un
industriel voyageur*
Jean Béliveau, *L'Homme qui marche*
Usain Bolt, *Plus rapide que l'éclair*
Marie-Claude Bomsel, *Mon histoire naturelle*
Yvan Bourgnon, *Gladiateur des mers*
Antoine Chandellier, *Frison-Roche, une vie*
Philippe Croizon, *Plus fort la vie*
Géraldine Danon, *Le Continent inconnu*
Bernard Decré, Vincent Mongaillard, *L'Oiseau blanc,
l'enquête vérité*
Catherine Destivelle, *Ascensions*
Philippe Frey, *Passion désert*
Yves Jean, *Anquetil, le mal-aimé*
Yves Jean, *Les Victoires de Poulidor*
Patrica Jolly, Laurence Shakya, *Sherpas, fils de l'Everest*
Benjamin Lesage, *Sans un sou en poche*
Lisa Lovatt-Smith, *D'une vie à l'autre*
Philippe Martinez, *Capitaine solidaire*
Reinhold Messner, *Ma voie*
Patrick Mouratoglou, *Le Coach*
Guillaume Néry, *Profondeurs*
Rudolf Noureev, *Noureev*
Bernard Ollivier, *Marche et invente ta vie*
Gauthier Toulemonde, *Robinson volontaire*

Carine McCandless

Into the Wild.
L'histoire de mon frère

Traduit de l'anglais par Anne Guitton

ARTHAUD

Copyright © 2014 Carine McCandless.
Publié en accord avec HarperOne,
une marque de Harper Collins Publishers.
Tous droits réservés.

© Flammarion, Paris, 2016 pour l'édition française
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-0813-6442-4

À mon frère, Chris

*« Je me suis arrachée à la sécurité
des certitudes par l'amour de la vérité ;
et la vérité m'a récompensée. »*

Simone de Beauvoir,
*Tout compte fait*¹

1. Gallimard, 1972.

PRÉFACE

Le 14 septembre 1992, j'ai reçu un coup de téléphone de Mark Bryant, le rédacteur en chef du magazine *Outside*. Très agité, il a expédié les politesses d'usage pour me parler d'une dépêche qu'il avait lue dans le *New York Times* et qui l'obsédait :

« AGONISANT DANS LA FORÊT, UN RANDONNEUR NOTE SES DERNIERS INSTANTS

Dimanche dernier, un jeune randonneur, immobilisé par une blessure, a été trouvé mort dans un campement isolé de l'intérieur de l'Alaska. Personne ne sait encore avec certitude qui il était. Mais son journal intime et deux notes trouvés sur place racontent l'histoire poignante de ses efforts désespérés et bientôt futiles pour essayer de survivre.

Le journal indique que cet homme, que l'on croit être un Américain d'environ trente ans,

pourrait bien s'être blessé dans une chute à la suite de laquelle il a dû rester à son camp pendant plus de trois mois. Il raconte comment il a tenté de se maintenir en vie en chassant et en consommant des plantes sauvages, sans autre résultat qu'un constant affaiblissement.

L'une de ses deux notes est un appel au secours adressé à toute personne qui viendrait à son camp pendant que lui-même chercherait de la nourriture dans les environs. La seconde note est un adieu au monde...

*Une autopsie effectuée cette semaine dans les services du coroner à Fairbanks établit que l'homme est mort de dénutrition, probablement fin juillet. Les autorités ont trouvé dans ses affaires un nom qu'elles pensent être le sien. Mais, jusqu'à présent, elles n'ont pu confirmer son identité et, en attendant, se sont refusées à la divulguer*¹. »*

Les détails poignants de cet entrefilet qui contenait davantage de questions que de réponses avaient retenu l'attention de Bryant. Il me proposait d'enquêter sur cette tragédie afin d'y consacrer un article pour *Outside*, à paraître dès que possible. J'étais déjà en retard sur mon travail et plutôt stressé. M'engager dans un projet de cette ampleur

1. Tous les passages signalés par un astérisque sont extraits d'*Into the Wild. Voyage au bout de la solitude* de Jon Krakauer. Traduit de l'anglais par Christian Molinier © Presses de la Cité, un département de Place des Éditeurs, 1997 pour la traduction française. (NdT)

Préface

ne risquait pas d'arranger les choses. Pourtant, cette histoire trouvait en moi un écho très personnel qui m'a poussé à accepter.

Le randonneur décédé s'est avéré être un certain Christopher McCandless, âgé de vingt-quatre ans, originaire de la banlieue de Washington et diplômé avec mention de l'université Emory. Il est vite apparu que sa décision de s'enfoncer au cœur de l'Alaska avec un minimum de nourriture et de matériel avait été délibérée. C'était le point d'orgue d'une quête on ne peut plus sérieuse entamée depuis longtemps. Chris voulait tester ses limites de manière radicale, sans filet, afin de prendre du recul sur des sujets aussi importants que l'authenticité, le sens de la vie et sa place dans le monde.

Afin de comprendre un peu mieux la personnalité du jeune homme, je me suis tourné vers sa famille. En octobre 1992, j'ai envoyé la lettre suivante à Dennis Burnett, l'avocat des McCandless :

« Quand j'avais vingt-trois ans (j'en ai trente-huit aujourd'hui), je suis moi aussi parti seul en Alaska pour un long séjour qui a surpris et effrayé ma famille comme mes amis. (Je suppose que je cherchais à me dépasser et à trouver une forme de paix intérieure, ainsi que des réponses à mes questions existentielles.) Je m'identifie donc très fortement à Chris. J'ai l'impression que je pourrais expliquer en partie ce qui l'a poussé à se mettre en danger dans ce morceau de nature sauvage et impitoyable... Si l'un des membres de la famille McCandless acceptait d'en discuter avec moi, je lui en serais extrêmement reconnaissant. »

À la suite de cette lettre, les parents de Chris, Walt et Billie McCandless, m'ont invité chez eux à Chesapeake Beach, dans le Maryland. Lorsque j'ai sonné à la porte quelques jours plus tard, j'ai été bouleversé par l'intensité de leur chagrin. Ils ont gentiment accepté de répondre à mes nombreuses questions.

La dernière fois que Walt et Billie avaient vu Chris remontait au 12 mai 1990, jour de sa remise de diplôme à l'université Emory d'Atlanta. Après la cérémonie, il leur avait annoncé son intention de passer l'été à voyager avant d'entrer en fac de droit. Cinq semaines plus tard, il leur avait adressé une copie de son bulletin en les remerciant pour leurs cadeaux. « Il ne se passe pas grand-chose d'autre ici, mais il commence à faire chaud et humide. Saluez tout le monde pour moi* . » Sa famille n'avait plus jamais eu de nouvelles après cela.

Walt et Billie auraient donné n'importe quoi pour savoir ce qui était arrivé entre le départ de Chris et la découverte de son cadavre émacié en Alaska, vingt-sept mois plus tard. Où était-il allé, qui avait-il rencontré ? À quoi pensait-il ? Que ressentait-il ? Dans l'espoir que je les aide à répondre à ces questions, ils m'ont autorisé à examiner les documents et les photos trouvés auprès de lui. Ils m'ont encouragé à utiliser ces informations pour localiser les personnes qui avaient croisé sa route, et à rencontrer celles qui avaient compté pour lui avant sa disparition – à commencer par sa sœur de vingt et un ans, Carine, dont il avait été extrêmement proche.

Quand j'ai contacté celle-ci par téléphone, elle s'est montrée plutôt méfiante – ce qui ne nous a pas

Préface

empêchés de discuter pendant une vingtaine de minutes. Les détails qu'elle m'a donnés m'ont été très utiles pour l'article de 8 400 mots que j'ai intitulé « Mort d'un innocent » et qui a fait la une du numéro de janvier 1993 du magazine *Outside*. Toutefois, malgré son succès, ce texte m'a laissé sur ma faim. Les délais étant très serrés, j'avais dû le rendre à mon éditeur sans avoir pu creuser certaines pistes intéressantes. Des pans entiers de l'histoire demeuraient flous, comme la cause de la mort de Chris ou les raisons pour lesquelles il avait subitement coupé les ponts avec sa famille à l'été 1990. J'ai donc décidé de reprendre l'enquête, et consacré l'année suivante à faire des recherches pour un livre qui serait publié en 1996 sous le titre *Into the Wild* (*Voyage au bout de la solitude*).

Plus j'avancais, plus il devenait évident que Carine connaissait Chris mieux que personne, lui y compris. Je lui ai téléphoné une nouvelle fois pour savoir si nous pourrions nous parler plus longuement. Très protectrice envers son frère disparu, elle a hésité avant d'accepter un entretien de deux heures, chez elle, à Virginia Beach. Une fois lancée, elle s'est aperçue qu'elle avait énormément de choses à me dire, et les deux heures se sont transformées en deux jours. Au bout d'un moment, jugeant qu'elle pouvait avoir confiance en moi, elle a décidé de me faire lire quelques-unes des lettres douloureusement candides de Chris – des lettres qu'elle n'avait jamais montrées à personne, pas même à son mari ou à ses meilleurs amis. En les parcourant, j'ai ressenti un mélange de tristesse et d'admiration pour son frère et elle. Déchirantes par

endroits, elles ne laissaient pas beaucoup de doutes quant à ce qui avait conduit le jeune homme à rompre avec sa famille. Lorsque j'ai repris l'avion pour Seattle, j'en avais encore le tournis.

Avant de me montrer les courriers, Carine m'avait fait promettre de ne pas les mentionner dans mon livre. Les sources des journalistes leur demandent fréquemment de garder certaines informations confidentielles, et ce n'était pas la première fois que je me pliais à ce genre de requête. Sans compter que Carine avait de très bonnes raisons pour me la soumettre : elle voulait éviter de faire souffrir Walt, Billie et ses demi-frères et sœurs issus du premier mariage de son père. Je pensais pouvoir évoquer entre les lignes ce que ces lettres m'avaient appris, sans pour autant trahir la confiance de Carine. Si je distillais suffisamment d'indices, les lecteurs devineraient, au moins en partie, que le comportement en apparence inexplicable de Chris s'expliquait en réalité par la dynamique malsaine de la famille au sein de laquelle il avait grandi.

C'est effectivement ce qui s'est passé, bien qu'un pourcentage non négligeable des lecteurs ait refermé le livre sans avoir saisi les motivations de Chris. Faute de détails explicites, ils concluaient que c'était un garçon égoïste, d'une cruauté impardonnable envers ses parents, mentalement dérangé, suicidaire et/ou stupide.

Carine a beaucoup souffert de cette image erronée. Vingt ans après la mort de son frère, elle a décidé qu'il était temps de raconter l'histoire telle qu'elle s'était réellement passée, sans fard ni

Préface

artifice, aussi douloureux qu'en soient certains passages. Elle a fini par s'apercevoir que le meilleur moyen de se protéger d'un secret toxique, c'est de l'exposer en pleine lumière.

Voilà pourquoi elle a écrit *Into the Wild. L'histoire de mon frère*, le livre courageux que vous tenez entre vos mains.

Jon Krakauer

Avril 2014

PROLOGUE

« Ceux qui ne se souviennent pas du passé sont condamnés à le répéter. »

George Santayana, *The Life of Reason :
Reason in Common Sense*

La maison de Willet Drive est plus petite que dans mon souvenir. Le jardin était beaucoup mieux entretenu du temps de maman, mais les mauvaises herbes envahissantes et les arbustes mal taillés lui donnent une allure de château hanté assez appropriée. Je desserre mes doigts, crispés sur le volant, et le sang revient peu à peu dans mes mains. Fichue baraque. Pendant vingt-trois ans, j'ai détourné les yeux des panneaux indiquant cette sortie familière sur les autoroutes de Virginie. J'ai plusieurs fois lutté contre l'envie d'y retourner dans l'espoir de revivre les moments passés avec mon frère – lui qui me manque si terriblement aujourd'hui. Mais la

souffrance a le don cruel de nous voler nos souvenirs d'enfance. Les gens croient comprendre notre histoire parce qu'ils en connaissent la fin, alors qu'ils ignorent comment elle a commencé.

La façade autrefois si soignée semble désormais à l'abandon. Des branches de houx grignotent les fondations, leurs baies rouges se détachant comme des gouttes de sang contre la brique. Le bardage se décolle des murs, pâle et sans vie à l'exception des moisissures qui bordent les planches. À la place des jolis parterres de fleurs, le jardin est jonché de papiers gras et de bouteilles jetées par les passants. La demeure a fini par rendre son dernier souffle, épuisée par toutes ces années de comédie.

L'angoisse qui me serre le ventre se transforme en nausée. Je sors dans l'air froid du mois d'octobre et me courbe en deux en attendant qu'elle se calme. Mais elle ne se calme pas.

L'allée de ciment est vide, fêlée, couverte de taches. Mais contrairement à ce que j'ai d'abord cru, la maison n'est pas abandonnée. Quelqu'un a sorti les poubelles et une Harley est garée dans le hangar, sous une bâche qui laisse juste entrevoir une roue.

Je retourne en titubant jusqu'à ma Honda Pilot, prête à fuir. Mais avant que j'aie eu le temps de démarrer, un gros pick-up Chevrolet apparaît dans mon rétroviseur et se range devant la maison. Une femme en sort, les bras chargés de paquets. Elle jette un coup d'œil méfiant à mon 4 × 4 garé de l'autre côté de la rue. Rassemblant tout mon courage, je m'approche une nouvelle fois de la rampe bétonnée. La femme me regarde d'un air peu avenant.

Prologue

« Bonjour, madame. Je m'appelle Carine McCandless. J'ai grandi dans cette maison. »

Son visage se détend lorsqu'elle entend mon nom.

« Vous connaissez notre histoire ? »

— Oui. Enfin, un peu.

— Puis-je vous parler un instant ? »

Je m'avance sans attendre sa réponse. Elle pose ses affaires dans la remorque de son pick-up et serre fermement la main que je lui tends.

« Marian », se présente-t-elle.

Elle est grande, séduisante, avec un corps charpenté et de longs cheveux blond vénitien. Elle porte une jolie blouse colorée sous un tailleur noir – le genre de tenue typique d'une assistance sociale sous-payée. Au milieu de ses nombreux colliers, je reconnais un pendentif Harley Davidson noir et argent. Elle me dévisage, souriante mais réservée.

« Est-ce que vous accepteriez de me laisser entrer ? »

— Hum, vous risquez d'être déçue, répond-elle en désignant le jardin à l'abandon. Ça ne ressemble plus vraiment à ce que vous avez connu. »

Un long silence s'ensuit. Visiblement, Marian n'est pas habituée à recevoir de la visite. Mais elle finit par céder devant mon regard suppliant.

« Bon, d'accord. Laissez-moi juste une minute pour sortir le chien avant qu'il fasse pipi partout. C'est qu'il n'est plus tout jeune, mon Charlie ! »

Nous faisons d'abord le tour du jardin de derrière en compagnie du fameux Charlie, un labrador brun grisonnant qui me regarde par en dessous avec un grognement inoffensif de vieux monsieur perplexe.

Il urine aux quatre coins de son territoire en s'arrangeant pour m'entortiller dans son interminable laisse, et pour toujours rester entre la maison et moi. Marian s'excuse et me libère avant de m'expliquer en désignant la clôture pleine de trous :

« Il pourrait sauter par-dessus. »

Tout en essayant de conserver mon équilibre, je passe en revue les zones où Chris et moi aimions à nous réfugier. Il ne reste plus trace de l'imposant potager où nous ramassions des haricots chaque été. Les superbes massifs paysagés et bordés de pierres ressemblent désormais à des bouches édentées crachant racines et mauvaises herbes. Quant aux traverses de chemin de fer qui structuraient le terrain en terrasses, elles ne servent plus à grand-chose.

Ravie d'échapper un instant au cerbère de Marian, je me dirige vers le point le plus élevé du jardin. Dans le coin à gauche se trouve une longue pente où Chris et moi jouions aux archéologues et où, adolescent, il a peaufiné ses incroyables talents de conteur.

Notre quartier était situé au milieu d'une zone vallonnée, autrefois sillonnée de ruisseaux qui irriguaient des plantations de tabac. Les maisons de notre rue avaient été construites le long de leurs lits asséchés. En suivant les grillages qui bordent les propriétés des voisins, on devine encore le tracé de ces cours d'eau qui ont laissé derrière eux de quoi alimenter nombre d'histoires.

Je raconte à Marian comment Chris et moi hissons jusqu'au sommet de la butte un chariot rempli de pelles et de seaux en plastique – auxquels s'ajoutait parfois une cuillère à soupe volée dans le tiroir à

Prologue

argenterie. Nous creusions, section après section, la terre poussiéreuse, en quête de reliques du passé. Les objets que nous déterriions n'avaient aucune valeur mais, aux yeux de Chris, ils étaient entourés d'une aura de légende. Peu à peu, nous avons assemblé une collection secrète de nos plus belles trouvailles. Nous étions fous de joie lorsque, entre deux coquilles d'huîtres si répandues qu'elles ne présentaient plus vraiment d'intérêt, nous découvrions quelques fragments de porcelaine blanche. Les bras levés en signe de victoire, nous courions les rincer sous le robinet jusqu'à reconnaître les teintes bleu violacé d'un motif oriental devenu familier. Nous sortions ensuite notre trésor caché dans une boîte à chaussures et tentions d'associer les fragments entre eux comme les pièces d'un puzzle.

Nous n'étions jamais si fiers que lorsque nous parvenions à reconstituer une assiette entière. Nous contemplions alors notre œuvre un long moment avant de retourner sur notre chantier de fouilles, où Chris inventait des histoires alambiquées autour des origines de cette vaisselle. Il était question d'armées chinoises dont les soldats s'étaient fait surprendre alors qu'ils dînaient tranquillement sous leurs tentes ; impuissants face à la supériorité de l'ennemi, ils avaient lutté en vain pendant que leurs assiettes s'écrasaient au sol, où elles resteraient enfouies jusqu'à ce que le fameux duo d'archéologues formé par sir Flash et sa sœur princesse Petite Ourse les exhume bien des années plus tard.

Notre chantier est désormais jonché de piles de gravats. Le parfum du chèvrefeuille me parvient depuis le jardin des voisins, et je nous revois

sautant par-dessus le grillage comme des voleurs pour aller sucer le nectar de ses fleurs délicates.

Parfois, lorsque notre instinct de survie nous poussait à nous éloigner le plus possible de la maison, Chris m'emmenait en courant le long de Braeburn Drive jusqu'à Rutherford Park, où subsistaient encore quelques ruisseaux. Nous nous aventurons sur leurs berges, mouillions nos baskets en essayant de les franchir d'un bond à des endroits de plus en plus larges, faisons des ricochets, chantions des tubes des Beatles et jouions des scènes de nos séries préférées. Chris était très doué pour me changer les idées, et la nature était son décor de prédilection. Peu importait que les extraits de *Star Trek*, *Buck Rogers* ou *Battlestar Galactica* soient héroïques ou pas ; il incarnait toujours mon protecteur.

Une épaisse couche de lierre recouvre le fond du jardin. Autrefois, les feuilles luxuriantes étaient contenues par une bordure de pierre et régulièrement taillées. C'était le coin toilettes de notre shetland, que nous adorions et avec qui nous nous amusions pendant des heures. Lorsque Chris jouait au capitaine, Buck – ou plus officiellement, selon son pedigree, Lord Buckley de Naripa III – était son petit lieutenant au caractère bien trempé. Poussé par ses instincts de chien de berger, il courait autour de nous, nous mordillait les talons et arrachait de grosses mottes de terre au passage, réduisant à néant les efforts de notre mère pour entretenir son gazon.

Marian se déride peu à peu et m'explique qu'elle a racheté la maison il y a vingt ans, afin de s'offrir un nouveau départ avec ses fils après l'incendie de

Prologue

leur précédent logement. J'ignorais que mes parents l'avaient vendue depuis si longtemps, et je suis surprise qu'elle n'ait pas changé de propriétaire depuis. Marian reste évasive au sujet du père de ses enfants. En l'entendant parler de ses longues heures de travail et de ses fins de mois difficiles, je devine que la séparation n'a pas été évidente. Elle évoque avec affection ses fils qui lui rendent régulièrement visite, lui donnent un coup de main et font des projets avec elle. Lorsque nous abordons le sujet des voyages, son visage s'illumine. Elle me raconte ses périples en solitaire sur sa Harley, qu'elle enfourche dès que la météo et son emploi du temps le permettent. Je lui décris en retour mes épopées dans le parc de Shenandoah sur ma Kawasaki EX500 – soulagée qu'elle ne s'offusque pas parce que je conduis une sportive.

Charlie vient se frotter contre elle pour lui annoncer qu'il a terminé. À ma grande surprise, elle me propose alors de la suivre à l'intérieur.

* * *

Lorsque je pénètre dans la cuisine de Marian, une odeur de nicotine m'assaille avant même que la porte se soit refermée. Luttant contre mon allergie à la fumée et mon envie de battre en retraite, je tousse le plus discrètement possible.

« Oh, ma pauvre ! s'écrie Marian. Vous voulez un peu d'eau ? »

Je jette un œil à la montagne de verres et d'assiettes, propre mais chaotique, qui déborde de l'évier jusque sur le plan de travail.

« Non, ça va aller, merci. »

Vu l'état du jardin, j'aurais dû me douter de ce qui m'attendait dans la maison. Néanmoins, je suis très reconnaissante à Marian de m'avoir invitée. Elle me regarde avec un sourire chaleureux, et même Charlie jappe d'excitation à l'idée de commencer la visite.

« Désolée pour le bazar, s'excuse-t-elle en s'appuyant contre la table. Je n'ai pas une minute à moi ! »

Les nombreuses piles de papiers et de courrier soigneusement alignées semblent obéir à une certaine organisation. Il y a des cendriers dans tous les coins. Mais le désordre mis à part, rien n'a changé depuis mon enfance : l'agencement, les placards, les plans de travail, la crédence et même les appareils électroménagers sont identiques à mon souvenir.

« J'ai préparé des cookies dans ce four avec ma copine Denise... »

Marian semble heureuse de me voir replonger dans le passé. Je songe à une photo de Buck et moi profondément endormis sur le sol de cette cuisine, le jour où nous l'avons adopté. Ce n'était qu'un tout petit chiot, blotti contre mon tee-shirt jaune ; et, moi, j'avais encore des couettes.

Mon hôte me précède à travers le rez-de-chaussée. Le papier peint bleu à fleurs de mon enfance a été remplacé par une couche d'enduit beige et des peintures de sable navajo. Nous descendons deux volées de marches pour atteindre le sous-sol où se trouvait le bureau de mes parents. C'est là que maman passait la majeure partie de son temps – souvent en pyjama, doudoune sans manches et

Prologue

chaussons –, sur le pont dès son réveil. Elle avait renoncé à ses aspirations personnelles contre la promesse d'un avenir meilleur, et aidé papa à monter User Systems, Incorporated – une société d'ingénierie et de conseil spécialisée dans la conception de radars aériens et spatiaux. Leurs longues heures de travail acharné les avaient rendus riches. Mais pas heureux.

Maman n'en finissait pas de taper et de corriger des documents, de faire des photocopies, de préparer et de relier des dossiers de présentation. Avant même que nous ne partions pour l'école, elle en était déjà à sa quatrième tasse de café. En plus de ces tâches de secrétariat, elle était priée de faire la lessive, de garder la maison immaculée, d'entretenir le jardin et de servir le dîner à l'heure. Lorsque Chris et moi rentrions le soir de nos entraînements de sport ou de nos répétitions d'orchestre, elle avait troqué les cafetières pour des bouteilles de vin rouge et commencé à s'anesthésier en prévision du retour de papa. Lui passait ses journées à rencontrer de prestigieux scientifiques de la NASA, à signer des contrats avec des sociétés comme Jet Propulsion Laboratory, Northrop Grumman et Lockheed Martin, ou à donner des conférences à l'académie navale.

Quand il partait en déplacement, nous profitions de quelques jours de calme. Mais, la plupart du temps, Chris et moi courions nous cacher dès que nous entendions sa Cadillac se garer devant la maison. À peine avait-il franchi le seuil qu'il nous appelait en hurlant et nous aboyait ses ordres. Il exigeait de ma mère qu'elle soit sur son trente-et-un pour

l'accueillir : minijupe, talons de huit centimètres, maquillage et coiffure impeccables.

Chris et moi avons beau participer aux tâches ménagères et devenir de plus en plus efficaces en grandissant, la charge de travail de maman restait impressionnante. Elle a fini par admettre qu'elle ne pouvait pas tout faire et engager une femme de ménage, ce qui lui a valu de se faire traiter de fainéante par le « patron ». Selon lui, elle n'avait désormais plus d'excuses pour ne pas jouer à la perfection son rôle de secrétaire sexy.

Dans les faits, elle tenait une place aussi importante que lui dans leur société. Sans jamais reconnaître ouvertement ce qu'il lui devait, il en avait conscience et le lui faisait payer en la maltraitant. « Tu n'es rien sans moi, *femme* ! lui rappelait-il au moindre signe d'insurrection. Tu n'es même pas allée à la fac ! Moi, je suis un putain de génie ! J'ai envoyé le premier vaisseau américain sur la Lune ! Alors que tu n'as jamais rien fait de ta vie ! »

Si notre mère avait eu davantage confiance en ses capacités, elle aurait pu accomplir n'importe quoi – y compris se rebeller. Malgré tous ses diplômes et son expérience, notre père n'en serait jamais arrivé là sans elle. J'ai appris très tôt à identifier un salaud narcissique et autoritaire, et je me suis juré de ne pas tolérer ce genre de comportement quand je serais en âge de donner mon avis.

Lorsque papa invitait des associés à dîner, maman était toujours resplendissante et de bonne humeur. Chris et moi étions également priés de nous montrer sous notre meilleur jour. Cela incluait généralement un petit récital de piano, de violon ou

Prologue

de cor, ainsi que l'exhibition de nos dernières récompenses académiques et sportives. Je me souviens d'un soir comme ceux-là, alors que j'avais environ neuf ans. Les invités n'étaient pas encore arrivés et je me tordais de douleur près du bureau de maman. J'avais l'impression que mes intestins allaient exploser. « Chut ! Tais-toi ! m'a ordonné ma mère. Il faut absolument que je termine ça avant le retour de ton père ! » Elle était à moitié habillée, bigoudis dans les cheveux et dîner déjà au four. Quand j'ai essayé de lui expliquer que j'avais mal au ventre, elle m'a rabrouée : « La ferme, Carine ! Va dans ta chambre et allonge-toi sur le ventre ! Ce ne sont que des gaz ! » Et en effet, elle avait raison. Ce jour-là, j'ai compris qu'il valait mieux faire profil bas.

Marian remonte l'escalier menant au salon télé de l'entresol, où Chris et moi démontrions nos talents d'architectes en construisant des forts élaborés. Après avoir défait nos lits et vidé nos étagères, nous empilions nos livres sur les tables afin de soutenir les draps et les couvertures qui formeraient le plafond et les murs. Parfois, papa et maman nous autorisaient à passer la nuit dans notre château. Chris retirait avec précaution une des pierres de l'édifice et me faisait la lecture à la lumière de sa lampe-torche. En général, la soirée se terminait avec du pop-corn, surtout quand la télévision se trouvait à l'intérieur du fort.

Aujourd'hui, un antique cendrier sur pied trône à côté d'un vaste canapé. Je distingue des traces d'ammoniac parmi les cendres. La moquette a été arrachée – sans doute à cause des nombreux

accidents causés par le vieux Charlie. Les bandes collantes sont encore visibles le long des plinthes.

« Regardez où vous marchez, me conseille Marian. Il faut que je me dépêche de remplacer cette moquette. » Elle slalome entre les rangées de clous hérissant le sol afin de me conduire jusqu'au couloir, qui dessert une chambre et un cabinet de toilette. « Je m'en sers de débarras », m'explique-t-elle en ouvrant la porte.

Je jette un œil dans ce qui fut pendant quelque temps mon refuge d'adolescente.

« Vous avez toujours des criquets à dos de chameau ?

— Oh ! lala ! ne m'en parlez pas ! », s'exclame-t-elle avec une grimace entendue.

Notre maison avait beau être impeccable, ces créatures démoniaques persistaient à envahir les deux niveaux inférieurs. À mi-chemin entre l'araignée et le grillon, elles se fondaient parfaitement dans la moquette brune et, au lieu de fuir, attaquaient tout ce qui leur passait sous le nez. Chaque matin, je devais en tuer quatre ou cinq avant de pouvoir me préparer pour les cours.

Marian et moi allons ensuite dans la buanderie, dont la porte donne sur le jardin. Encore une fois, je suis impressionnée par la résistance des appareils ménagers des années 1970 : la machine à laver et le sèche-linge que maman m'a appris à utiliser sont toujours là. Un frigo neuf a remplacé le congélateur où elle conservait ses pièces de viande et les bouteilles de gin de papa.

Dans le couloir, je m'immobilise devant le placard coincé sous l'escalier. *Chris et moi nous*

Prologue

cachions souvent ici. À la réaction gênée de Marian, je comprends que j'ai parlé à voix haute.

De retour au rez-de-chaussée, je m'arrête devant les marches menant à l'étage. J'ai soudain l'impression de porter des chaussures de plomb. Je détourne le regard, submergée par l'émotion qui se répand bientôt en larmes chaudes sur mes joues.

« Pourquoi les haïssait-il autant ? m'interroge gentiment Marian. J'ai lu le livre sur votre frère, et j'ai vu le film. Pourquoi est-il parti comme ça ? Vos parents étaient-ils vraiment si terribles ? »

Je soupire devant l'innocence de cette question que l'on m'a posée trop de fois. Pourtant, j'ai contribué à entretenir le mensonge sur lequel elle repose.

« Si vous voulez tout savoir, réponds-je d'une voix fêlée, le livre et le film sont bien en dessous de la réalité. »

* * *

Lorsque nous tardions à détecter les claquements de porte et les cris avant-coureurs, Chris et moi faisons systématiquement les frais des disputes de nos parents. Elles commençaient par des torrents d'insultes, puis s'envenimaient jusqu'à ce que papa poursuive maman dans l'escalier et la fasse valser à travers l'étage. Elle atterrissait en général sur le grand lit en noyer de la chambre d'amis où il essayait de l'étrangler.

« Les enfants ! Les enfants ! À l'aide ! Regardez ce que votre père est en train de me faire ! hurlait-elle.

— Les enfants ! Venez ici *tout de suite* ! Regardez ce que votre mère m'oblige à faire ! », répliquait-il dans une pathétique tentative pour se justifier.

Je lui criais d'arrêter et tentais de les séparer. Chris, de trois ans mon aîné et fort de son expérience personnelle, me tirait en arrière. Avec le temps, j'ai fini par attendre moi aussi sur le pas de la porte. Nous demeurions plantés là, témoins forcés, terrorisés par ce qui pourrait arriver à notre mère – et à nous – si nous partions sans en avoir reçu la permission. Nous avons compris très tôt que, lorsqu'on n'a pas réussi à fuir avant d'être repéré par l'ours, le mieux est de rester parfaitement immobile. Au bout d'un moment, papa lâchait maman et s'éloignait sans un mot d'excuse. Elle venait s'écrouler près de nous à l'entrée de la chambre.

« Je suis désolée, les enfants, geignait-elle, mais quand je suis tombée enceinte de Chris, je me suis retrouvée piégée ! »

Je revois encore mon frère pleurant toutes les larmes de son corps à l'idée que sa naissance ait causé tant de malheurs.

Une fois la colère retombée, la haine de nos parents se cherchait une nouvelle échappatoire. Cela se traduisait presque systématiquement par le rappel de notre dernier crime en date : nous avions oublié une de nos corvées, ou tiré la langue en nous disputant le dernier Oreo. Ils nous ordonnaient alors de choisir l'instrument de notre punition. Ils attendaient au pied de l'escalier, juste devant la porte de la salle à manger, pendant que Chris et moi effectuions la procession rituelle vers le placard de notre père.

Prologue

Main dans la main, nous contemplions sa collection de ceintures en essayant de nous rappeler quel cuir faisait le moins mal et quelle boucle était la moins coupante. Si notre choix ne lui convenait pas, il risquait de nous ramener là par la peau des fesses afin de corriger notre erreur.

« Dépêchez-vous, bon sang ! », rugissait-il depuis le rez-de-chaussée, faisant gicler le gin de son verre.

Une fois notre sélection effectuée, nous longions le couloir en sens inverse. Lorsque je commençais à hyperventiler, Chris tentait de me rassurer :

« Ne t'inquiète pas. Ce sera bientôt fini. »

Papa s'asseyait sur une chaise de la salle à manger, tout excité tandis que nous descendions l'escalier à pas lents. Il nous couchait côte à côte en travers de ses genoux, baissait nos pantalons et nos sous-vêtements d'un geste brusque, abattait sa main sur les fesses de Chris et faisait courir ses doigts sur les miennes.

Les claquements secs de la ceinture résonnaient alors entre nos cris. Je n'oublierai jamais la façon dont je redressais la tête dans l'espoir d'implorer sa clémence, pour ne rencontrer qu'une expression de plaisir sadique assortie d'un sourire terrifiant – semblable à celui d'un junkie en pleine extase. Maman observait la scène avec crainte, pensais-je, mais aussi une forme de satisfaction, comme une victime assistant à l'exécution d'une peine. Nous n'avions que ce que nous méritions. Nous lui avions gâché la vie par notre existence, qui la condamnait à vivre dans cet enfer.

Quand papa en avait terminé avec nous – la durée de la punition dépendait de son état d'ébriété –,

Chris et moi allions nous réfugier dans les lits superposés de sa chambre jusqu'à ce qu'on nous appelle à table. Toute la famille se passait les plats de steaks et de purée de pommes de terre en évitant soigneusement de mentionner la crise du jour ; nous discussions de nos cours, des gros contrats que nos parents venaient de signer, de notre intelligence, de leur richesse, des prochains travaux de rénovation prévus pour la maison ou de nos projets de vacances en famille. Seule allusion aux événements du début de soirée, ils nous racontaient parfois des anecdotes sur des enfants qui, après avoir réagi de manière excessive et parlé de ce genre de choses, avaient été séparés et placés en foyers d'accueil.

Papa était suffisamment malin pour ne pas laisser de marques visibles, et aucun d'eux ne semblait avoir conscience des dégâts émotionnels bien plus profonds qu'ils nous infligeaient.

« N'en faites pas tout un plat, nous sermonnaient-ils. Si ça ne se voit pas, ce n'est pas de la maltraitance. »

Nous étions priés de nous montrer reconnaissants pour les avantages matériels dont nous bénéficions. Grâce aux journaux télévisés, nous avions conscience d'être mieux lotis que bien des enfants, et nous supposions qu'il se passait la même chose dans toutes les maisons. C'était notre quotidien ; nous avons fini par nous y habituer.

« Ça va aller ? me demande Marian. Vous ne voulez pas monter ? »

— Excusez-moi. Si, merci, tout va bien, réponds-je sans grande conviction. C'est juste que ça remue pas mal de vieux souvenirs.

Prologue

— Je m'en doute. Mais parfois, ça fait du bien de se replonger dans le passé, vous ne croyez pas ? »

Touchée par son désir de m'aider dans ce processus cathartique, je la suis dans l'escalier.

La première porte qu'elle ouvre est celle de ma chambre. Je lui montre où se trouvaient mon lit et ma coiffeuse recouverte d'une collection de peluches quand j'étais petite, puis de maquillage et de produits coiffants à l'adolescence. La porte suivante est celle de Chris.

« Vous voulez que je vous laisse une minute ? me propose-t-elle gentiment.

— Non, ça ira, merci. »

Je sens que je serais incapable de contenir mes émotions si je me retrouvais seule dans cette pièce.

Je lui décris les lits superposés et la table sur laquelle étaient en permanence disposées des centaines de petits soldats. Les figurines de plastique vert prenaient vie lorsque mon frère me racontait leurs exploits, et je n'en finissais pas d'admirer ses talents de stratège. Plus tard, un matelas deux places et un bureau avaient remplacé le champ de bataille.

Je me réjouis intérieurement lorsque Marian décide de ne pas me montrer la chambre d'amis.

« J'ai tout mon linge à repasser là-dedans – c'est un vrai bazar ! », s'excuse-t-elle en riant.

Même chose pour la chambre parentale. C'est désormais la sienne, et je n'ai aucune raison d'envahir son espace privé. Le seul souvenir agréable que je garde de cette pièce, c'est le jour où notre chat s'est glissé dans le placard de notre père et a uriné dans ses chaussures après s'être pris un coup de pied.

Into the Wild. L'histoire de mon frère

Cet après-midi-là, Chris et moi avons développé un immense respect pour ce bleu russe appelé Pug.

Je remercie Marian pour sa gentillesse tandis qu'elle me raccompagne jusqu'à la rue. Nous échangeons nos numéros de téléphone et nos adresses e-mail, puis je la serre dans mes bras, heureuse qu'elle m'ait permis de visiter cette maison et de me replonger dans mes bons comme dans mes mauvais souvenirs.

Avant de m'éloigner au volant de ma voiture, je revois Chris courant à toute vitesse dans la rue, Buck sur les talons, pendant que je le chronométrais et l'encourageais à battre son record. Un dernier regard vers le jardin fait ressurgir l'image des remparts de neige derrière lesquels nous stockions nos munitions glacées, en prévision des attaques d'autres gamins du quartier eux aussi dispensés d'école.

Ce que j'ai pris au premier abord pour une propriété à l'abandon m'apparaît désormais comme une demeure chaleureuse et détendue. Après avoir abrité une sinistre comédie entre ses murs pendant près de vingt ans, elle n'a plus besoin de donner le change et de dissimuler les péchés des humains. Ce n'est plus qu'une maison, sans doute moins jolie qu'avant, mais beaucoup plus paisible. C'est donc avec une pointe d'envie que je la regarde diminuer dans mon rétroviseur, jusqu'à s'évanouir complètement.

Première partie

VALEUR

N° d'édition : L.01EBNN000387.N001
Dépôt légal : février 2016

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)